Les croyances dans les contes africains : une représentation de l'identité au service du bien-être social

OUATTARA Badrissa
Maître-assistant
Enseignant-chercheur
Université Peleforo GON COULIBALY (Korhogo-Côte d'Ivoire)
bahouattara03@gmail.com
DIDÉ Kamondan Vincent
Maître-assistant
Enseignant-chercheur
Université Alassane OUATTARA (Bouaké-Côte d'Ivoire)
didekamondan@gmail.com

Résumé

L'étude de la société, à travers le conte, peut sembler une entreprise complexe, tant elle associe le caractère trivial du genre à une réalité sociale bien concrète. Le conte, genre narratif oral, parfois considéré comme fictif ou mensonger, renferme, pourtant, des éléments ancrés dans les réalités du monde traditionnel et reflète les préoccupations sociales. Il charrie des stratégies de conservation des us et coutumes ; permet aux communautés africaines d'exprimer leurs identités culturelle, esthétique, philosophique, religieuse–leur unité en valorisant les traditions et les croyances, senties comme vecteurs de bien-être social. Le conte apparaît comme un tranquillisant, un fertilisant, voire un remède thérapeutique, capable de prévenir et de guérir les conflits sociaux et les désordres du monde.
Mots clés : *conte africain, croyance, éducation, identité collective, société*

Abstract:

The study of society through folktales may seem like a complex undertaking, as it blends the seemingly trivial nature of the genre with concrete social reality. Although the folktale—an oral narrative genre is sometimes dismissed as fictional or deceptive, it nevertheless contains elements deeply rooted in the traditional world and reflects social concerns. It carries

strategies for preserving customs and traditions, allowing African communities to express their cultural, aesthetic, philosophical, and religious identities. By promoting traditions and beliefs perceived as vectors of social well-being, it fosters unity. Ultimately, the folktale acts as a tranquilizer, a fertilizer, and even a therapeutic remedy capable of preventing and healing social conflicts and the disorders of the world.

Keywords: *african folktale, belief, education, collective identity, society*

Introduction

Reflet fascinant des croyances, des valeurs et des traditions du peuple géniteur, le conte est porteur de vérités spirituelles. Dans l'expression de l'identité, le conte africain aborde la question des croyances sous un angle dogmatique et explore les différentes représentations du divin, du surnaturel et du monde invisible. Cette perspective s'inscrit dans une logique de multiculturalité, définie comme une cohabitation harmonieuse entre des individus issus de cultures différentes, reposant sur l'acceptation mutuelle et pacifique. Toutefois, le multiculturalisme réel peut engendrer une forme d'ignorance réciproque, une ségrégation, voire un isolement des entités culturelles au sein d'une même société. Dans les sociétés africaines modernes confrontées à l'expansion technologique, la préservation des croyances reste plus que jamais d'actualité. La reconnaissance de l'identité est intimement liée à la culture, au sein de laquelle les croyances demeurent prégnantes. La notion d'authenticité se voit relativisée par celle de l'altérité, car il ne saurait y avoir d'identité sans l'évocation de l'Autre. Ainsi, Georges Ettien Oi Ettien (2019, p.12) postule que l'altérité « désigne cette entité indépendante mais à la fois semblable et différente du moi ». Elle constitue une projection extérieure, distincte sans être étrangère à la source première.

La présente réflexion s'inscrit au carrefour de trois champs théoriques, à savoir l'anthropologie du conte, la sociologie de l'identité culturelle et la psychologie du bien-

être. En partant du postulat que le conte africain n'est pas un simple outil de récréation, l'analyse montre que la littérature du conte est une véritable école à ciel ouvert où la croyance est le dispositif pédagogique fondamental. Ainsi, la croyance, entendue comme un savoir social assumé et partagé, un système de représentations et de valeurs, donne sens au monde visible et invisible au miroir du conte, genre oral structuré, à valeur initiatique, didactique et normative. L'étude envisage l'identité comme une construction collective et narrative, et le bien-être social comme un état d'équilibre, de cohésion et de régulation préventive des conflits au sein du groupe.

L'analyse se construit en s'appuyant sur un corpus littéraire déjà constitué, composé d'ouvrages publiés par des auteurs africains. Elle propose une étude des pratiques ancestrales et exige des comportements indispensables à la pérennisation de l'ordre, gage de stabilité sociale. Il s'agit donc d'analyser les représentations des croyances dans les contes africains ; d'examiner leurs fonctions dans les sociétés africaines traditionnelles et, surtout, d'étudier l'impact des croyances sur l'identité culturelle africaine. Voulant ainsi appliquer la notion de croyance dans la littérature du conte, l'intérêt se situe dans l'idée de la compréhension de ces pensées [les croyances] dans les récits oraux; de leur importance dans la culture et la société, et la mise en place de la richesse et la diversité de la culture africaine.

Il s'agira de mettre la lumière sur les phénomènes d'identité et d'altérité à travers diverses croyances. Ainsi, la foi accordée à la parole des anciens constitue un terreau fertile à l'émergence d'une démarche sociocritique, qui s'intéresse au texte littéraire comme un discours à la fois produit par et destiné à la société. En se plaçant du côté de la réception, elle [la sociocritique] nous permettra de montrer que le conteur africain ne fait pas que raconter un conte, une histoire, mais il utilise la croyance issue du conte oral pour parler d'identité et

de bien-être social. Nous appliquerons cette méthode d'analyse à quelques récits africains : "La forêt sacrée" de F. J. Amon d'Aby. (1973, p.21) ; "La source des génies" de T. T. Minan (1983, p.26) *;* "La fiancée de pluie" de H. Malika (2016, p.17) ; "Ndûndu, la fille aveugle-née" de Fulbert K. M. (2012, p.76) et "Les racines sur l'eau" de O. Badrissa (2022, p.97). L'étude vise à comprendre les rouages identitaires de ces récits et à montrer de quelle manière la représentation des croyances contribuent à l'émergence du sens dans ces textes vocalisés. Elle s'articule autour de deux axes principaux : une approche conceptuelle de la croyance et de l'identité, puis une analyse du conte africain comme vecteur de diffusion de croyances.

1-État de la matière : conter la croyance, écrire l'identité

Le désir de l'Homme d'accéder à la connaissance est une quête visant à sonder la profondeur et l'essence des choses, afin de les comprendre et, surtout, de les dominer. Connaître et maîtriser un être ou un objet revient à en découvrir le principe vital. Cette démarche offre à l'individu les clés de compréhension de l'ordre du monde et des mystères qui régissent la vie, l'existence. Voilà pourquoi depuis les origines, l'activité humaine apparaît comme celle de la raison, perçue comme la faculté privilégiée de connaissance. Dans cette dynamique, il est pertinent d'élucider les notions d'identité et de croyance, afin d'en proposer un cadre descriptif et explicatif cohérent du réel. Cette clarification permet de mieux comprendre la manière dont les contes africains offrent un miroir à l'Homme pour se voir et se découvrir dans un monde où il est appelé à interagir avec les autres membres de sa communauté. Le conte devient ainsi un outil fondamental de connaissance de soi et d'autrui, et révèle l'Homme comme porteur d'une double identité.

1-1-Penser l'identité pour le bien-être social

Les contes africains abordent les questions d'identité et d'altérité dans un contexte marqué par une riche diversité socioculturelle. Le mot identité peut être compris comme ce qui fait qu'une chose est la même qu'une autre, ou que plusieurs choses relèvent d'un même concept. Plus concrètement, il désigne l'ensemble des traits attribués à une personne, influençant son comportement et ses relations sociales. En littérature, l'identité est ce qui permet de reconnaître un être vivant, de l'associer ou de le distinguer d'un autre selon des éléments spécifiques.

L'identité, selon *Le Petit Robert,* est le « caractère de deux objets de pensée identiques ». Appliquée au champ culturel, l'identité renvoie à l'ensemble des traits essentiels, souvent perçus comme immuables, qui définissent une communauté dans ses dimensions linguistiques, culturelles, esthétiques, religieuses ou philosophiques. Le conte africain illustre parfaitement cette problématique de l'authenticité culturelle. À travers les croyances, les symboles et les récits transmis, le conte devient un vecteur puissant de diffusion de l'identité. À l'inverse, le concept d'altérité s'oppose à celui d'identité, tout en en étant complémentaire. Comme l'explique D. Babou (2019, p.53) :

> L'identité est pensée comme une forme d'immobilisme dans des valeurs socio-culturelles rétrogrades. Quant à l'altérité, elle se construit par la rencontre du local et du global, par la force de l'ouverture, du changement, de la renaissance, à l'effet de donner vie à un monde mieux rêvé.

Si l'identité fonctionne comme une référence absolue de soi ou de l'Autre, l'altérité, quant à elle, introduit une dynamique d'ouverture et de reconnaissance de la différence. Elle invite à questionner sa propre culture et à s'ouvrir à celle de l'autre, dans un esprit de découverte et de respect mutuel qui

informe le respect des croyances comme socle moral de considération sociale.

1-2-Croyance partagée, lien social : essai de définition

La croyance peut être définie comme l'adhésion morale ou intellectuelle à une idée, une doctrine ou une pratique. La tradition, quant à elle, se transmet de génération en génération, initialement par la parole, et constitue un pilier fondamental dans la construction des croyances collectives. Selon *Le Petit Robert*, la tradition est « la manière de penser, de faire ou d'agir qui est un héritage du passé ». Il s'agit donc de comportements et de pratiques qui trouvent leur légitimité dans leur transmission historique.

Traiter des croyances, c'est analyser la foi, l'attachement et le respect des valeurs ancestrales. Ces croyances façonnent l'imaginaire collectif, orientent les conduites sociales et fondent une part essentielle de l'identité culturelle. Dans cette optique, les contes africains, en tant que formes narratives issues de la tradition orale, jouent un rôle de conservateur et de diffuseur de ces croyances. Ils permettent, selon les cas et les circonstances, de mieux comprendre la mentalité négro-africaine et les pratiques religieuses qui sous-tendent l'équilibre de la vie communautaire.

Ces récits, loin d'être de simples badineries, révèlent une sagesse populaire profondément enracinée dans l'histoire, les valeurs et la spiritualité des peuples africains. Ils mettent en scène des croyances qui structurent les sociétés, leur offrant des repères, des normes et des modèles sociaux. En cela, les contes constituent un outil privilégié de transmission culturelle, de régulation sociale et de recherche de bien-être collectif.

2-Les croyances comme objet de médiation : le conte comme canal de diffusion

Les contes témoignent de la vie en société, de ses coutumes, croyances et traditions. Ils remplissent une fonction éducative en apportant des réponses aux problèmes existentiels des membres de la communauté. Dans cette perspective, il convient de s'interroger sur la manière dont les contes africains rendent compte des croyances. Autrement dit, de quelle manière ces récits participent-ils à la transmission des croyances traditionnelles ? Et en quoi ces croyances influencent-elles la vie en société ?

2-1-Le sacrifice : un marqueur identitaire et vecteur d'ancrage culturel

Dans de nombreuses communautés africaines, les catastrophes sont souvent interprétées comme les conséquences du non-respect des traditions ou des offenses faites aux divinités et aux ancêtres. Face à de tels événements, des cérémonies de réconciliation sont, alors, organisées pour rétablir l'ordre et l'équilibre social. Tel est le cas dans "La source des génies" de T. T. Minan (1983, p.26) où les ancêtres de Tôpé-l'araignée, « s'étaient installés sur une terre sans point d'eau. Ils avaient demandé alors aux génies de la terre de leur procurer de l'eau (…), mais les génies exigèrent en retour l'offrande annuelle d'un mouton blanc » à la fin de chaque récolte. Tôpé, ayant hérité de ses droits et devoirs, se lasse d'honorer les engagements de ses ancêtres vis-à-vis des génies de la terre. Sur l'écran du texte, la mésaventure de Tôpé prend l'allure d'une expérience initiatique et s'affiche comme un rideau de punition (mort-renaissance) parce qu'envoûté par le chant qui venait du ventre de la terre pour réclamer l'offrande annuelle d'un mouton blanc :

Arrête ton geste

Arrête ton geste
Pose par terre ta calebasse
Pose par terre ton canari
Rappelle-toi ton ingratitude envers les génies…

Ce chant informe la situation délétère de Tôpé et laisse sentir l'odeur du drame, et la tempête de l'anéantissement déjà menace : « (…). Tôpé étala les hautes herbes alentour pour faire de la place à tous les hommes qui le suivaient. Tout le monde se jeta dans la danse. Et l'on dansa, et l'on dansa… Le soleil terminait sa course dans une gerbe d'or ». T. T. Minan (1983, p.30). Cette mésaventure de Tôpé achève de convaincre que le respect de la parole des ancêtres et des parents est du à leurs statut en tant que procréateurs, par conséquent source de vie et de tranquillité comme le précise ce vieillard : « Fils, tu n'auras de repos qu'en accomplissant le sacrifice promis aux génies. C'est une dette de tes ancêtres, ne l'oublie jamais » Théophile M. T. (1983, p. 30).

Le projet de ce conte tagbanan est un humanisme et fondamentalement une africanophilie adossée à un conservatisme de bon cru dont les offres de pointe définissent un souverainisme cognitif en bonne intelligence avec les normes rituelles de la science ancestrale. Le récit certifie que la coutume des ancêtres fondateurs qui ont cohabité dans la nature avec les êtres supérieurs revêt un caractère exemplaire, un fantasme communautaire consigné dans des paroles, des gestes et devient une idée régulatrice du comportement humain : « Dès le lendemain, Tôpé immola un mouton tout blanc aux génies de la terre. Il avait compris qu'avec les génies, il ne faut jamais ruser » T. T. Minan (1983, p.30). Il est donc clair que le sacré est indissociable de l'expérience humaine. La mésaventure de Tôpé montre que l'homme doit toujours être conscient de la réalité du caché qui influence son

existence quotidienne, mais il ne peut la saisir. Convaincu de cette réalité, Jean Jacques Wunenburger (1990, p.15) postule que « le sacré se présente donc comme un rapport spécifique du sujet au monde qui met en jeu la conscience effective d'une altérité cachée dont la présence est pourtant rendue sensible par de multiples effets existentiels ».

Dans "La fiancée de pluie" de H. Malika, (..) le récit met en scène la profanation involontaire d'une rivière sacrée, Anzar, par la fille du roi. Cet acte, bien que commis sans intention malveillante, entraîne une terrible sécheresse. Pour rétablir l'équilibre, un rituel de purification et de réparation est exigé. L'ensemble du village participe à cette cérémonie, composée d'offrandes, de chants, de danses et de mets traditionnels : huile d'olive, poivrons, tomate, viande rôtie, couscous printanier, etc[1]. Le retour de la pluie symbolise la restauration de l'alliance entre le sacré et les hommes.

Dans "La forêt sacrée" de F.J. Amon d'Aby. (1973, p.21), un exemple similaire figure. Ici, le narrateur instruit le lecteur sur la nécessité de respecter les serments sacrés. Baloi, l'héroïne, transgresse son propre serment en récoltant des gombos dans une forêt interdite. Ce sacrilège entraîne un envoûtement collectif. La libération n'interviendra qu'après un rituel d'expiation exécuté par le chef de terre qui « aspergea d'une eau spéciale la femme et ses servantes, et sur-le-champ elles furent soustraites à l'influence magique du bois sacré. Voilà pourquoi chez nous, il est interdit de cultiver dans une forêt sacrée.» F.J. Amon d'Aby. (1973, p.25). Cette formule de clôture à valeur étiologique reçoit le suffrage de R. Colin (1956, p. 143.) qui soutient que :

> Le conte est l'occasion de dénoncer les erreurs de tel ou tel de l'auditoire que chacun n'a aucun mal de reconnaître sous la fabulation : tel découvre alors qu'on lui plaque à travers le jeu des paroles le

[1] Les signes célestes qui suivent – éclairs, pluie, arc-en-ciel – témoignent du pardon d'Anzar.

> masque de l'âne, du bouc ou du lion sur le visage et doit comprendre le fil de l'anecdote ce que la voix populaire lui reproche et l'engage à corriger.

Le sacrifice, entendu comme procédé d'expiation, est présenté, dans ces contes, comme un élément culturel fondateur, reflétant l'identité spirituelle, philosophique, culturelle et sociale de la communauté en présence. Ces récits appellent à la mémoire, à la fidélité aux ancêtres et à la protection du patrimoine sacré. Ils incitent les lecteurs-auditeurs à préserver leur identité en s'ancrant dans les valeurs traditionnelles transmises. Cette prédisposition accrédite le sacré qui devient indissociable de l'expérience humaine dans les relations avec la réalité divine. Cette quête de l'ordre et du bien-être renvoie au devoir d'observer et de respecter les principes moraux que la société s'est donnés à elle-même et pour elle-même. L'homme se trouve ainsi sollicité par les rapports sociaux qui gouvernent la vie communautaire. Il est assidument animé, de façon volontaire ou non par le désir d'instaurer l'ordre et de le faire régner au miroir des croyances ; en faisant des cultes, en offrant des sacrifices pour demander la clémence des divinités. Cette attitude informe clairement que c'est la quête de l'ordre qui oblige l'homme à créer des croyances, des pratiques coutumières, culturelles, des mythes, des légendes et des rites religieux, à inventer le culte des ancêtres fondateurs de la société génitrice ; et à rechercher le bon équilibre qu'établissent les usages ancestraux au sein de la société, l'harmonie des rapports dans la famille, le village ou le groupe social. Dans cette perspective, l'individu est tenu en laisse par le sacré qui règne en maître absolu dans son quotidien, pour apparaître comme la fondation des communautés humaines.

Ces rituels d'expiation visent à restaurer l'harmonie entre les vivants et les forces invisibles. En effet, cette

conception du monde spirituel est largement reflétée dans les contes africains. À travers des récits symboliques, les sacrifices d'expiation sont présentés comme des moyens de restaurer l'ordre brisé. L'ordre, selon L. V. Thomas (1975, p. 65.),

> C'est pour chaque individu et chaque collectivité le fait–d'être–à–sa–place, l'homme dans son groupe, le groupe dans l'ethnie, l'ethnie dans le monde…Mais c'est aussi, par un jeu de relais liturgiquement reconnus, participer à l'énergie primordiale, respecter tous les intermédiaires qui facilitent l'approche du numineux et les formes les plus hautes du sacré.

Ces rituels deviennent, ainsi, des marqueurs identitaires forts, porteurs de sens pour les sociétés concernées. Ils sont porteurs d'une forte charge symbolique. En restituant la mémoire du passé, ils forment un levier d'éducation identitaire et deviennent des outils d'intégration interculturelle. Subséquemment, les rituels enseignent le respect des tabous, la force de la parole donnée et la nécessité de rétablir l'équilibre par la réparation.

2-2-Le conte à l'épreuve de la transgression des tabous : un fondement identitaire

Les déséquilibres qui naissent du non-respect des règles sociales et religieuses, ainsi que leurs conséquences sur l'ordre communautaire sont souvent abordés dans les contes. Pour vivre en harmonie, les membres d'une société doivent observer certaines interdictions, fondées sur la tradition. Le respect des tabous est une pratique commune à de nombreuses cultures africaines. Ces interdits ont des objectifs précis : ils garantissent la cohésion du groupe, préservent l'ordre social et protègent les valeurs sacrées. Selon Y. L. Konan (2012, p.20) :

> Les récits de la transgression des tabous s'inscrivent dans la préservation et la pérennisation de la tradition. Il

est question d'une éducation sociale reposant sur la conception animiste et les croyances religieuses.

Les tabous possèdent, ainsi, un caractère doctrinal, parce qu'ils enseignent une norme de vie fondée sur le respect du sacré. Ils ne sont pas seulement des interdictions arbitraires, partielles et parcellaires, mais des mécanismes éducatifs qui aident à construire une société ordonnée et équilibrée. Le tabou, dans certaines traditions, prend la forme d'une alliance sacrée, établie entre l'homme et son environnement immédiat de vie, entre l'homme, les ancêtres et les forces invisibles ; entre l'homme et son for intérieur : la connaissance–d'être–présent dans le monde et parmi le monde.

Cette réalité fondatrice de l'existence humaine et de l'harmonie du groupe qui commande que l'homme soit dans l'ordre des choses n'a pas reçu la caution de Katchènin, l'héroïne insoumise dans le conte sénoufo-nafara "Les racines sur l'eau". Sur l'écran de ce texte, le narrateur met en scène l'agression volontaire du marigot sacré par cette héroïne rebelle, malgré la mise en garde du calao, gardien des lieux : «-Ce marigot est interdit à tous les villageois, Si tu vis dans ce village, retournes y sinon il t'arrivera un malheur ». Au personnage insoumis de rétorquer : «-J'ai puisé de l'eau dans des eaux plus profondes que celle-là et je n'ai jamais rencontré de malheur ». (O. Badrissa, 2022, p.97). Ainsi, l'ordre qui invite les hommes à craindre les ancêtres, à forger des croyances, des pratiques et des rites religieux, à inventer des cultes aux mânes est bafoué par Katchènin, héroïne dédaigneuse : le marigot sacré, symbole de l'ordre et de l'harmonie du groupe est souillé par l'action de cette femme impudique.

La sanction est imminente et atroce, puisse qu'elle perd la vie. Cette mésaventure du personnage informe que la liberté humaine ainsi que ses capacités sont délimitées puisque sa

détermination à l'accomplissement ou à la conquête d'une chose ne dépend pas simplement de l'homme, lui-seul. S'il est acquis que tout est permis à l'homme ; il faut, cependant, reconnaître que tout ne lui est pas essentiel. Voilà pourquoi la vie sociale est encadrée par des dogmes. Ainsi, chaque action humaine doit avoir le suffrage des forces supérieures qui encadrent et gouvernent la vie des hommes (H. Bergson (1932, p.12).

Le conte "L'oiseau magique" illustre bien cette dynamique. L'histoire relate le destin tragique d'une femme affamée qui, poussée par la faim, transgresse un interdit alimentaire : elle tue et mange un écureuil dans un lieu habité par des génies. Ce simple acte déclenche une série d'événements surnaturels. Sur le chemin du retour, une voix mystérieuse s'élève de son ventre, chantant sa faute. Bientôt, son corps se transforme : une queue puis des poils lui poussent, jusqu'à ce qu'elle devienne un écureuil. Elle disparaît dans la forêt, et sa famille tout entière (sauf son mari) subit le même sort. L'interdit prend, ici, une valeur totémique : la femme devient l'animal qu'elle a osé consommer, et l'écureuil devient un animal tabou, que les chasseurs locaux évitent désormais.

Ce récit, comme ceux analysés *supra*, rappelle aux membres de la communauté qu'ils doivent rester en état de nitescence, c'est-à-dire de vigilance et de pureté face au sacré. Transgresser un tabou revient à violer les fondements moraux et spirituels qui assurent la stabilité sociale. Cette stabilité sociétale est tributaire d'une organisation rigoureuse et d'une répartition des tâches et des rôles au sein du groupe. Voilà pourquoi la tradition africaine enseigne un art de vivre qui implique le respect des lois et des pratiques établies par les esprits ancestraux, premiers législateurs dans la société africaine. Ainsi, tout manquement à leur égard est passible de sanction. C'est en cela que les contes africains participent

pleinement à la transmission des repères identitaires fondamentaux.

2-3-Les croyances et le miracle dans le conte : une mise en scène de l'identité

Dans les traditions africaines, les phénomènes mystérieux, relevant du surnaturel, occupent une place centrale. Parmi eux, le miracle représente une forme élevée de croyance, souventefois associée à l'intervention d'une force supérieure. Le terme est généralement utilisé dans le cadre des religions révélées, telles que le christianisme ou l'islam, mais la littérature orale africaine s'en est également emparée comme d'un thème essentiel.

Bien que le miracle soit souvent interprété dans un cadre théologique, sa signification varie d'une culture à une autre. L'évolution des sciences humaines et exactes, qui cherchent à rationaliser les phénomènes, a parfois contribué à affaiblir cette croyance. Pourtant, pour de nombreuses sociétés africaines, le miracle reste un élément spirituel fondamental, fortement ancré dans les traditions.

Le Petit Robert (2019 : 1606) définit le miracle comme un « fait extraordinaire où l'on croit reconnaître une intervention divine bienveillante, auquel on confère une signification spirituelle ». Le miracle est donc un événement inexplicable par les seules lois naturelles, que l'on attribue à une puissance invisible. Il constitue, pour les croyants, une preuve de l'existence d'un ordre surnaturel. Et le conte "Ndûndu, la fille aveugle-née" de F. Kimina-Makumbu (2012, pp.76-78.) illustre parfaitement cette idée. Le récit met en scène une jeune fille née aveugle, visitée en l'absence de ses parents par un inconnu mystérieux. Ce dernier, avant de manger sa nourriture, lui fait répéter à trois reprises une formule en langue locale : « Meso, tala ! (Yeux, ouvrez-vous !) ». Pendant le repas, Ndûndu retrouve la vue. Mais, à la fin du

repas, l'homme lui fait prononcer une autre formule : « Meso dzima ! (Yeux, fermez-vous !) », qui la replonge dans l'obscurité. Intriguée, la jeune fille confie ce phénomène à ses parents. Sa mère, plus réceptive que le père, lui conseille de répéter uniquement la première formule. Ainsi, elle retrouve, définitivement, la vue.

Ce miracle, bien que mystérieux, contient une forte tonalité symbolique. Il montre que même dans les situations les plus désespérées, il est possible d'espérer une transformation. La guérison de Ndûndu incarne la foi dans l'impossible et l'importance de la confiance dans les forces invisibles. Le message du conte est clair : croire au miracle, c'est croire à la possibilité du changement, à la lumière au bout de l'obscurité.

Le conte africain, à travers les récits analysés, valorise l'espérance, la foi et la persévérance. Il montre que les identités culturelles, bien qu'ancrées dans des traditions, sont capables d'évoluer et de s'adapter sans renier leurs croyances fondamentales. Le miracle devient, ainsi, un indicateur identitaire, en ce qu'il révèle la manière dont une communauté conçoit le monde, la maladie, la guérison, et l'intervention du sacré. Il traduit aussi le dynamisme d'une culture capable de sublimer la souffrance par la parole et le récit.

L'étude conclut que les croyances constituent des formes de langage par le biais desquelles la société traditionnelle africaine enseigne sans frapper. C'est une pédagogie par l'imaginaire. Elles sont le fondement de l'identité collective comme le pense J. Derive (2002). Dans le conte, les croyances sont les manuels scolaires de la communauté traditionnelle africaine. En prévenant le danger, elles assurent le bien-être du groupe social, (A. Mbembé, 2013). Les croyances ne sont donc pas de simples ornements merveilleux du quotidien de l'Africain. Elles fonctionnement comme des marqueurs identitaires au sens où Ricœur (1990) l'entend, c'est-à-dire par le canal des croyances, le conte

africain définit qui appartient à la société et quelles valeurs la fondent. En mettant en scène la transgression des croyances et sa sanction, l'analyse révèle une pensée didactique constante qui est que les croyances assurent la cohésion, préviennent les conflits et restaurent l'équilibre social. Subséquemment, l'étude montre qu'il faut croire ensemble pour vivre ensemble. Ces résultats confirment l'hypothèse de départ qui postule que les croyances ne sont pas des survivances archaïques, mais de véritables stratégies narratives de construction de l'identité et de maintien du lien social.

Conclusion

L'examen des contes africains à travers le prisme des croyances traditionnelles permet de mieux comprendre les fondements spirituels, moraux et culturels des sociétés traditionnelles africaines. Ces récits oraux, en plus de divertir, véhiculent des enseignements profonds sur la vie en communauté, le respect des interdits, la quête de l'harmonie et la relation entre les mondes visible et invisible. Les contes analysés mettent en lumière trois formes essentielles de croyances : le sacrifice d'expiation, la transgression des tabous et le miracle. Chacun de ces éléments participe à la construction d'une identité collective enracinée dans la tradition, la mémoire et la spiritualité. Ainsi, les contes enseignent des valeurs, régulent les comportements et assurent la continuité culturelle. Dans un monde en perpétuelle mutation, où les repères tendent à se brouiller, ces récits ancestraux demeurent des outils puissants d'ancrage identitaire et d'éducation à la citoyenneté. Il est donc essentiel de continuer à les préserver, les valoriser et les étudier, afin que les générations futures puissent y puiser la richesse de leur héritage.

Références bibliographiques

Corpus

AMON D'Aby, François-Joseph, 1973. *La mare aux crocodiles*, Abidjan, N.E.I

HALBAOUI, Malika, 2016. *Contes des sages berbères*, Paris, Éditions du Seuil

KIMINA-MAKUMBU Fulbert, 2011-2012. *Contes d'Adolphine Nzonza*, Brazzaville, Éditions Acoria

OUATTARA Badrissa, 2022. *Les Contes Nafara de Côte d'Ivoire*, Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons, 1ère Édition

TOURÉ Minan Théophile, 1983. *Les Aventures de Tôpé-l'araignée*, Abidjan, CÉDA-Hatier

Autres ouvrages

BERGSON Henri, 1932. *Les Deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF

BOSSE Anke, 2014. *Interculturalité-transculturalité*, in: Ilia State University Tbilisi, Georgia Fifth International Comparative Literature Conference: Parallel and Intersecting Themes in Literatures of Occident and Orient 29-30 September

COLIN Roland, 1956. *Littérature Africaine d'hier et de demain*, Paris, ADEC

CURIE, Raymond, 2006. *Interculturalité et citoyenneté à l'épreuve de la globalisation*, Paris, L'Harmattan

DÉRIVE Jean, 2002. *L'oralité africaine*, Karthala

DIENE Babou, 2019, « Et le ciel a oublié de pleuvoir de Beyrouk : entre identité et altérité » in : Kouamé ADOU & Zorobi Philippe TOH,

Discours et représentation de l'altérité dans le monde contemporain (*Discourse and Representations of Alterity in Contemporary World*), Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons

DUCHET Claude, 1979. *La Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan

ETTIEN OI ETTIEN, Hervé Georges, 2019, « Le vivre ensemble et l'altérité : une question de valeur ? », in : « *Discours et représentation de l'altérité dans le monde contemporain* », Kouamé ADOU & Zorobi Philippe TOH, Abidjan, Nouvelles Éditions Balafons

KONAN Yao Lambert, 2012, « Crimes et châtiments dans les contes ivoiriens ou la problématique de la transgression des interdits », in : *Revue des Études de la langue Française*, n°7.

KOTCHY Barthélémy, 1984, « Méthodologie et idéologie » in *Littérature et méthodologie*, Abidjan, CÉDA

MBEMBÉ Achille, 2013. *Critique de la raison nègre*, La Découverte

RICŒUR Paul, 1990. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique »

ROBERT Paul, 2019. *Le Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Édition

THOMAS Louis Vincent & Luneau René, 1975. *La terre africaine et ses religions*, Librairie Larousse, Paris

WUNENBURGER Jean Jacques, 1990. *Le sacré*, Paris, PUF, « Que sais-je ? »